

Pur Sang

Il fait l'innocent en surplombant les arbres de haut, le soleil, mais bientôt il descendra leur ébouriffer les prunes... Je vais me poser dans le deuxième virage de la piste, près de la buvette, dont le toit de tôle iridescent électrise l'œil du spectateur autant qu'il assèche le cœur du parieur. J'allume mon appareil, attends une seconde que coulisse la spirale de l'obturateur, puis j'écrase le déclencheur sans même sortir du mode automatique. Aujourd'hui je ne suis pas venu pour lui, mais il offre matière à photo ; sa forme trapézoïdale, brute et scintillante, s'affadissant déjà en un témoignage kitsch de la normalité urbaine, mérite d'être stockée.

Soulagé par cette mise en jambe, je me retourne avec bonheur vers la piste sablée que quelques lads en blouson font semblant de ratisser, « pour la photo ». Mes yeux suivent la courbe de l'hippodrome et retrouvent mon père, sur les gradins d'en face.

Il discute avec M. de Chandreuil, un colosse en Carrefour mais à millions, si nos sources sont fiables. Il me fait signe de la main quand il se rend compte que je l'observe, sans même ralentir la chorégraphie de ses lèvres, puis se détourne en vitesse vers son interlocuteur. Sans doute craint-il que je ne le photographie. C'est bien dommage avec un visage comme le sien, tellement photogénique qu'il est toujours déplorable de ne le voir qu'en chair et en os (quoiqu'on le regrette souvent pour des raisons toutes autres...). Ou peut-être qu'il se concentre simplement sur la discussion. Ils ne négocient sûrement pas déjà leur contrat ; mon père avant la première course ne fait que déployer la roue de son prestige, envoûtant son futur associé dans un mirage de cocktails brillants et de frégates bleutées.

Le soleil barre maintenant la figure sévère de Chandreuil, qui agite avec virulence ses mains dans la direction du départ. Il doit roucouler sa part du chant amébé, probablement une récitation sur la passion des courses qui l'anime depuis toujours, sur cette sublime communion populaire à laquelle, tout enfant, le duc de Bositaldie, son grand-oncle, l'avait initié. Je comprends mal comment mon père, qui sera garçon d'écurie avant d'être l'égérie de la Patience, supporte de sceller tous ses gros contrats (non qu'il se charge des petits) devant la même tapisserie, immanquablement encerclé qu'il s'en trouve des mêmes broderies au fil d'or en plastique.

Le soleil décline enfin suffisamment pour que j'installe le pied de mon appareil. J'effectue les premiers réglages sous le regard appuyé du couple planté à ma droite autour de son thermos rose

fluo à motifs japonisants. Leur attention embarrasse mes mains qui peinent à positionner précisément l'objectif sur la sortie du virage. Je lis leurs bajoues réprobatrices et le trajet de leur coupe jusqu'aux bouches gourmandes trace le déplaisir qu'ils éprouvent à voir un reflex entre les mains grasses d'un jeune cuistre incapable de photographier une course dans le bon sens. Un jour peut-être, car l'homme a la montre à gousset d'un lecteur de Télérama et la femme le mari d'une spectatrice d'Arte, ils parcourront l'exposition du Jeu de Paume où il m'aura été permis de rendre mon travail public et, tout en feignant le respect spirituel mais sceptique des visiteurs cultivés, ils présenteront en pensée leurs excuses à ma jeunesse.

Pour le moment c'est une exposition beaucoup plus concrète qui me pose problème. La lumière sèche de cette après-midi de septembre, ses ombres plus tranchées qu'une victime de fait-divers vont dissoudre les chevaux bais. Or les voici nombreux à défiler sur la piste, remuant la foule que ternissent les casaques brillantes de leurs jockeys, dirigeant leurs jambes frémissantes vers les stalles aux barreaux métalliques.

L'excitation tend les tribunes et mon cœur – même effet, différentes causes. Les chevaux supportent leurs bonshommes rachitiques, accessoires ridicules. Les yeux se rivent sur les portes, les corbeaux voleraient presque majestueusement – ils s'élancent !

Ni les cravaches qui rompent la ligne fière de leurs flancs ni les jockeys dont les courtes pattes épousent leurs reins ondulants ne retardent leur course... ils sont déjà passés.

Je maudis ma distraction. Je vouerais l'âme des chevaux aux mânes des bouchers, si je n'avais tant besoin de leur vitesse.

Le seul qui a dû manquer le coche d'autant que moi, c'est mon père, ma consolation, lui qui serait incapable de prédire le vainqueur dans une course opposant des huîtres à un dauphin. Mais le dénigrer ne me sauvera pas (surtout que lui va réussir) et il vient de m'être prouvé que ma concentration ne tient pas la route. Je me repositionne mentalement dans la course.

Quand les galopeurs de la deuxième course atteignent mon virage, je suis prêt, j'accueille leurs pattes postérieures sportivement projetées.

La photo n'offre que le nécessaire léger flottement du sabot, elle fixe nettement le poil ras sur les muscles puissants, pourtant elle n'a aucun intérêt. La médiocrité d'une trop large fraction des

chevaux, conjuguée à la fulgurance du favori, qui aurait dû donner de l'espoir à mon père lui-même, ont trop dispersé les concurrents, qui n'apparaissent qu'à deux.

Comme de bien entendu, la troisième course les aligne si uniformément qu'on croirait avoir sous les yeux une nature morte méditant sur le fascisme ou un stand de tir forain sponsorisé par PMU. Elle était sans espoir pour mon père et même les bookmakers de Longchamp ne se seraient pas montrés suspicieux, eux qui ont jugé sa collection d'échecs trop spectaculaire pour n'être pas la façade d'un revendeur de tuyaux et ont causé son repli sur Vincennes. (Bien que leur raisonnement eût été erroné, reconnaissons que rares sont ceux qui sont parvenus à forcer mon père au repli, fût-il stratégique.) En vérité, les courses renient simplement son hypocrisie. Elles n'accordent leurs faveurs qu'à ceux qui y dilapident leurs allocations en toute sincérité, sûrement pas au snob qui se sert d'elles pour empocher des millions auxquelles elles n'ont aucune part. J'ai longtemps cru que ce juste retour handicapait le business de mon père, avant de comprendre l'avantage énorme qu'il avait à laisser voir une faiblesse inoffensive, qui emplît son futur partenaire d'une trompeuse confiance. Je n'en affectionne pas moins cette rare incompetence.

Je suis légèrement en retard sur la quatrième course : j'ai immortalisé plus de sabots que d'arrière-trains.

La cinquième en revanche s'annonce superbe. Trop superbe ; mes doigts vibrent, je me trouble, la photo m'échappe : je l'ai prise trop tôt.

Alors que les bêtes viennent vers moi pour la sixième fois, l'attention des spectateurs se disperse, ils se réjouissent de leurs gains ou ils ont perdu tout espoir autre que celui de se dégourdir bientôt les jambes. Mes yeux s'extirpent neufs de ce désordre, comme s'ils hissaient le spectacle à la seule force de leurs paupières ; leurs muscles synchronisent mes pupilles sur l'arrivée des chevaux. Un peloton de tête se détache proprement dans le premier tournant. Deux gris, deux bais et un petit alezan dominant bien la course lorsque leur leader, Marshmallow des Steppes, atteint mon point de repère, une motte de terre fraîchement retournée de l'autre côté de la piste. J'appuie et la photo enregistre la contraction hautaine des reins puissants qui tirent vers l'arrivée.

Elle n'est pas mal ; aussi ne puis-je réprimer un sourire satisfait.

L'horloge biologique a sonné le goûter et le public se déplace confusément vers la buvette, tandis qu'une armée de nouveaux arrivants assaille les gradins. J'augmente le petit nombre de ceux

qui restent en place, trop heureux d'en accaparer une bonne pour pécher par gourmandise, ma flamme ravivée par ma récente, si relative, réussite.

Je regarde mon père se faufiler vers la buvette dans la brèche ouverte par l'imposant M. de Chandreuil. C'est pour lui le moment de louer la sagacité et le coup d'œil de son compagnon et de se placer ainsi à la corde pour aborder, dès que le café crème (« Croyez-moi, c'est ce qu'ils font de moins mauvais », dira-t-il sans doute, car il ne ferait pas beau avouer qu'il l'adore autant que les donuts rosâtres qui dégoulinent en vitrine et auxquels il résiste vaillamment pour les besoins du commerce) aura été englouti, le dernier, ô combien admirable, coup en bourse de sa cible. Avec le déclin du soleil, les courses seront totalement délaissées, au profit exclusif du cher contrat.

Je reconnais déjà leurs voix dans la queue derrière mon dos ; Chandreuil doit tenir à cet accord pour avoir marché si vite.

« C'est votre fils que j'aperçois à la barrière, n'est-ce pas ? » s'exclame-t-il d'une voix si forte qu'elle ne crie plus que sa surdité. « Il est admirablement immobile pour son âge. On voit qu'il a hérité de votre passion. »

Je n'ai pas besoin de me retourner pour voir le sourire de mon père lorsqu'il répond, de cette voix un peu assourdie qui le trahit quand il dit la vérité :

« Que voulez-vous, il a ça dans le sang... »